

CHANT PREMIER

**LA NUIT EN CHAIR
ET EN OS**

*Long et dur le chemin qui
de l'enfer conduit à la lumière.*

MILTON, *Le paradis perdu*

*Tu te tiens là dans le désert, ou dans la pièce ;
et tu m' observes.*

*Je ne sais pas qui tu es, ni ce que tu me veux.
Dans mon histoire tu es celui qui me poursuis,
celui qui m' attends au virage.*

*Pourtant tu es inexistant, sans importance.
Tu n' as ni visage, ni silhouette.*

GERMAINE OLAM

La nuit enfin. Elle est sans lune, sans astre. C'est le désastre qui, plus qu'il ne l'éclaire est cet éclat en elle inachevé. Le peintre accouche d'une nuit dont il livre à la fois le déchirement et l'éclat. Fragments d'abîme cette nuit est conçue pour accoucher du jour. Râpée jusqu'à l'os, toujours au même endroit, elle est faite pour endurer des naissances. Elle n'a pas rendu ses armes, mais les a astiquées pour ce face-à-face, cette lutte ultime avec l'espace. Le peintre l'éreinte, la dépèce, la racle, la rince, la fait suer à dessein. Les créatures qui en sortent sont en quelque sorte de la nuit tout crachée. L'éblouissement, plus qu'il ne passe une frontière, donne à la nuit un corps et une chair d'écume. Je décèle à peine la lueur sous la peau de l'apparition, lumière crue d'un essor. Quel rapace, de la niche du tableau,

ÉCLIPSES

s'apprête-il à prendre l'envol ? L'éclair déchire le ciel, le casse en deux pour que passe entre, cet intrus, ce Prince venu des Ténèbres, cet Orphée sans Eurydice.

La nuit montre ces morceaux de cuirasses, ces fétiches humains qui saignent de cette lumière. De cette vapeur d'orage, ils tirent cette attente qui veille, observe, dissèque alentour. Tout se tient droit : bestiaire, carrure, posture, tête. Des phlegmons couleur de briques attestent d'une vie qui persiste sous la peau. Des flammes issues du flanc percé de la nuit, dans un brasier dont le feu se dérobe et semble s'étouffer dans le cristal de sa fumée, offrent ces cuirs durcis, ces anatomies de transparence.

La nuit des hommes n'est pas celle des bêtes, pas celle des plantes, pas celle des arbres et des oiseaux. C'est la nuit de tout et de tous. (La conscience n'est peut-être que le déclic d'une *camera obscura*, qui se déclenche juste à l'endroit où quelque chose se passe et se dérobe dans les ténèbres.)

Je me prépare à entrer dans une nuit qu'on ne peut couper au couteau, dure comme un cuir de bête cadavérique, ardente comme un caillou dans du feu. Quand cette nuit s'ouvre, elle lâche des ornements agiles, de toute espèce, des énergomènes dotés d'une paix nerveuse. Au contact de l'air, ces corps gazeux acquièrent une solidité de métaux.

ANATOMIES PAR TEMPS DE NUIT

La nuit est noire comme le cœur de l'homme l'est, comme mon propre cœur l'est. Le peintre ne veut décidément pas lâcher la nuit. Qui est-il au juste ? Pour l'instant il n'a pas de nom. Il caresse le ventre de lait de la nuit, touche à l'aveugle le pubis de la nuit, ouvre sa fente, en écarte avec un pinceau fin et érectile, dans la distance même qui sépare le corps du tableau, les lèvres, grosses et petites, de la nuit. Il s'adonne au jeu du criquet, qui consiste à l'aide d'une brindille à le chatouiller, pour le faire sortir de son antre. (La main est la partie aveugle de l'œil dont le peintre, qui n'est pas encore nommé, se sert comme d'un outil. Le bras déployé instaure la juste connivence et mesure l'espace d'une pudeur irréversible. Il y a dans l'acte d'extraire, malgré toute la douceur requise, une violence qui en retour, inconsciemment peut-être, s'inscrit dans le tableau.)

Le peintre de la nuit – c'est son nom provisoire – est (une) sage-femme. Il cherche les fœtus de la nuit, ceux égarés derrière le jour, les avortons. Il les détecte, les renifle, pratique les césariennes de la nuit. Il plonge sa main au fond des entrailles de la nuit, jusqu'au coude, y compris dans la chair des corps. Il prend un être à la gorge pour le dégager, il l'attrape par où il peut. *L'être* est avant-terme, en quelque sorte prématuré dans la lie de la nuit même, encore taché d'indéfinition. Le peintre attrape à la main des sortes d'insectes qui s'agitent en tout sens ; des *Aliens* qui finissent leur vie utérine dehors ; et repoussent étrangement sur des avor-

ÉCLIPSES

tements, accrochés comme des manteaux sur des par-dessus, mais qui se seraient depuis incrustés dans la chrysalide du temps. S'attendre à ce qu'ils sortent tout propres des limbes ne consiste pas, les concernant, à faire preuve de beaucoup de lucidité. L'hallucination n'est jamais que l'injection de la vie insufflée dans la matière de la mort ; et on peut comprendre que cela puisse produire un choc en eux, dont les kystes attestent en surface du traumatisme. Bloc de fragile équilibre le *personage* est le choc, l'onde qui, de lui, se propage et se fixe dans l'espace. Sur lui, asséchée, la trace de la perte des eaux, comme un souffle congelé dans son tarissement, perdure. Je reconnais à certaines excoriations les abcès d'une naissance spéciale, d'un tabès inoui, haut en couleurs, d'où sortent des larves et des corps-lyres. Dans les boyaux qui tapissent l'épiderme de cette nuit passée au collyre, des *crétaçures* flottent dans le cirage, rincées jusqu'à l'os. Elles brûlent telles des cierges à l'office des ténèbres, dans une chapelle de montagne, comme celle où je me rendais enfant. En cours de gestation. Dans un frémissement, elles n'attendent pas la délivrance, mais la livrée. Et la main que prolonge un pinceau fait naître par des caresses et de patientes touches un être que jusqu'alors aucun ventre de vertébré n'avait conçu. (S'il faut trouver la ligne de Darwin dans le chaotique magma des espèces, c'est autrement qu'il faudra procéder et inventer de nouveaux instruments d'investigation.) Je nage donc dans l'eau trouble de la généalogie de formes et de substances qui tirent d'elles-mêmes leur origine.